

MIGRATIONS / SEOBE

MILOŠ CRNJANSKI

EXTRAIT

(P. 43-44 ; 48-50)

Ce soir-là, les officiers furent les hôtes de l'évêque de Pecs qui connaissait la langue du régiment, ayant parmi les ouailles de son diocèse des milliers de Slaves catholiques.

Après avoir passé la journée dans la maison du gouverneur, Issakovitch se joignit aux officiers, confiant le commandement au premier capitaine Pichtchevitch, de Sid. Le point de rencontre était fixé au fond du grand parc, devant la haute grille au sommet de laquelle des anges sculptés portaient les armoiries de l'Evêché.

Le parfum des lilas et la clarté diffuse d'une lanterne parvenaient d'on ne sait où. Une grosse araignée, au-dessus de leur tête, descendait de sa toile accrochée à un ange, mais ils ne la remarquèrent pas sous leurs tricornes noirs à pompons.

A l'heure fixée, les officiers se présentèrent devant le palais épiscopal, accueillis par des serviteurs qui leur indiquèrent, pour commencer, le chemin de la chapelle où l'on disait la messe solennelle pour la « longue vie et la victoire des armes » de l'Impératrice.

D'une belle stature, impeccables dans leur uniforme d'apparat, chevelus, se signant avec trois doigts et se regardant, perplexes, lorsque l'évêque leur envoyait sa bénédiction et chantait, en nasillant, le « dominus vobiscum », les officiers assistaient à la messe, grisés comme s'ils avaient absorbé une drogue par les mélodies divines des orgues et de la chorale, l'odeur de l'encens, la liturgie en latin et par l'expression angélique des enfants de chœur.

Assis inclinés sur les bancs de la chapelle, leurs sabres cliquetant au moindre mouvement, éclairés dans la pénombre de la nef par les reflets bigarrés et troubles des vitraux, ils tombaient à genoux, au rythme de l'office, submergés par une sensation de bien-être. Ils suivaient du regard les gestes compassés des prêtres, les fréquentes genuflexions devant le calice d'or, les têtes blondes des enfants de chœur et les magnifiques vitraux.

Se souvenant de leurs églises de bois, bizarres, où toute la foule chantait tout fort et crachait, de leurs popes outrecuidants et sauvages, les officiers sentaient une mélancolie sourde leur serrer le cœur, qu'ils essayaient de bien se dissimuler les uns aux autres, si bien qu'attristés et admiratifs à la fois, ils s'imprégnaient de ces chants grégoriens, lumineux et élevés, du son des violons, des évolutions somptueuses, romaines, des officiants autour de l'évêque, sous un dais rouge et or.

Vers la fin de l'office, les officiers étaient comme prostrés et tout à la fois chagrins et envoûtés. Ils se taisaient et, après avoir baisé la bague de l'évêque, ils traversèrent le parc comme des fantômes jusqu'aux marches brillamment éclairées du palais.

Comme Issakovitch tardait à se manifester, ils décidèrent de l'attendre dans une salle tendue de soie rouge, avec un balcon, à côté de la salle de réception où une table était dressée avec de nombreux couverts.

Lorsque celui-ci fit enfin son entrée, ils eurent tous un haut-le-corps. Son visage était sombre et gris comme la cendre.

.....

« Issakovitch doit être catholique. Est-il possible de ne pas l'être, puisque l'Impératrice l'est ? La belle Impératrice ! Celle qui réunit deux noms adorables, Marie et Thérèse. Le nom de Marie ! Marie sans péché, Marie immaculée, csouïl aux cheveux blonds, étoile du matin. Marie admirable, Marie mère. Les compatriotes d'Issakovitch connaissent-ils, vénèrent-ils sainte Thérèse ? Le nom de Thérèse ! Flamme, anneau du soleil qui vous ceint le corps. Flamme qui vous fait brûler de désir pour une vie qui se prolonge dans l'au-

delà, plus belle, plus douce. Thérèse. Les seins blancs, transpercés par l'épée, qu'aucune main de mâle n'a touchés ! Et puis, il y a la splendeur. Issakovitch et ses officiers doivent mettre la splendeur à la portée de leur peuple. Et la splendeur, c'est le catholicisme. Lorsque le soleil se couche à l'Occident, il réapparaît au même instant à l'Orient. Dans le catholicisme. Et quels soldats croient-ils être quand ils ne sont que schismatiques aux yeux de leur Impératrice? Veulent-ils vraiment endosser les souffrances dont on ne voit pas la fin, les migrations de leurs âmes et celles de leurs enfants, le changement éternel qui, telle la chaux vive, rongera leurs os même dans la tombe, jusqu'à la fin des temps? »

Marie Thérèse. M - cette première lettre a un sens figuré qui veut dire : mille, mais M signifie encore : Mère. A - car elle est Angélique. R - car elle est Rayonnante. I - elle est Immortalité. E - elle est Elue.

Elle est aussi Thérèse. T - c'est Théodécée. H - c'est la Hauteur. E - c'est Evangélique. R - c'est Richesse. E - c'est Extase. S - c'est Sacerdoce. E - c'est encore une fois Extase.

L'éloquence de l'évêque avait fortement impressionné Issakovitch qui commençait, après dîner, à ressentir ses douleurs habituelles à l'estomac. Effrayé à l'idée de ne pouvoir échapper à ce nouveau baptême, ici même à Pecs, il invoqua dans son désespoir courroucé le nom de saint Mrata, le protecteur des Issakovitch.

Le saint exauça effectivement son vœu dans la mesure où le spectacle de la table, avec ses bougies et ses verres et ses bouteilles, lui rappela son frère Archange qui avait l'habitude de faire boire ses partenaires lorsqu'il négociait ses affaires en Valachie, en Turquie ou en Hongrie. Aussi, décida-t-il de se soûler lui-même.

Ainsi, pensait-il, si jamais on le convertissait de force, au moins ce ne serait pas en état de lucidité.

Il se mit alors à boire, verre sur verre, ce qui étonna fort l'évêque qui se tut. De plus en plus livide, Issakovitch tint dans son dernier moment de lucidité un discours, montrant qu'il n'avait pas besoin pour longtemps de l'aide de saint Mrata, car il dit :

« Ma douce orthodoxie vécut bien dans le ventre de ma mère quand elle me portait. Je la tiens de là et elle vivra à tout jamais dans ma postérité. La douceur, c'est aussi notre Russie. Je prie le Très-Haut de me montrer son chemin. Le nom de Russie ! R - c'est Résurrection. U - parce qu'elle est Unique. S - c'est Sainteté. S - Sainteté une deuxième fois. I - c'est Immensité. E - c'est... » !

Il ne termina pas, s'avisant malgré son état avancé, d'ivresse, qu'il disait là des choses que peut-être il ne fallait pas dire. Apeuré et attristé, il fléchit et tenta de noyer le poisson en niant radicalement tout ... car tout est vain, poussière, vanité des vanités ... paroles vides ... et quand on meurt, on meurt comme un chien. Il essaya de se relever et de partir. L'âme n'existe pas ... Dieu non plus ... notre vie est vaine ... poussière ... mort... paroles vides.

L'évêque détourna alors ses yeux froids et, tout frissonnant, regarda la nuit. Minuit avait sonné depuis longtemps.

« Est-il possible que tout soit néant... que notre passage ne soit qu'absurdité ... un vide sans fond ... alors même que nous sommes confrontés à la réalité des choses, comme ici par exemple, à cette porte face à la nuit ? Face à ces champs sous le clair de lune, face aux collines, aux toits, à la ville ... Face aux nuages là-bas ... aux constellations ... au ciel lumineux ? Alors même que nous nous taisons devant ces merveilles de la Création ? »

Le très honorable Issakovitch entreprit alors de réveiller le gouverneur et, maintenant tout à fait ivre, il béa à la nuit étoilée, embrassa béatement du regard les champs inondés par la lune... les forêts lointaines... les collines et les nuages. Puis, il se pencha vers l'évêque en murmurant :

« C'est là-bas que j'irai. » Et il fondit en larmes.

*Traduit par Velimir Popović,
Julliard / l'Age d'Homme, Livre de poche, 1993,*